

Marguerite Yourcenar :
Quoi ? L'Éternité.

Michel est seul. A vrai dire il l'a toujours été. Sauf peut-être dans sa petite enfance, mais sa sœur aînée, Gabrielle, qu'on voit près de lui dans de vieilles photographies, est morte toute jeune, et quand il a définitivement rompu avec la vie de famille, sa cadette, la remplaçante, n'était qu'une enfant. Seul, sauf pour quelques rares bons moments avec son père, pris comme en cachette d'une mère qui n'a jamais aimé ni son mari, ni son fils. Seul naguère avec ses deux femmes, dans le plaisir ou la querelle avec la première, dans une tendresse parfois douce-amère avec l'autre (il est trop sincère pour envisager leurs relations différemment, même en plein deuil). Seul avec son fils du premier lit, garçon renfrogné qu'il ne voit qu'à de rares intervalles, et qu'il a peut-être eu tort de laisser élever loin de soi par des grands-parents fantasques. Seul avec cette enfant de deux mois à peine, qu'il va scrupuleusement voir matin et soir, assistant à son bain, s'informant de ses biberons et de ses évacuations, mais qui n'est encore qu'un petit animal que le cours des événements a mis entre ses mains, et qu'il n'y a pas déjà de raisons d'aimer. Seul autrefois avec la jeune maîtresse anglaise pour laquelle il a déserté et quitté la France, mais dont il n'a jamais su jusqu'à quel point les baisers men-

taient. Seul avec les quelques rares amis masculins par lesquels il s'est souvent senti manipulé dans une intention quelconque, parfois dupé, une fois même peut-être savamment trahi. Seul dans les divers collèges ou universités libres ou non, où les siens ont tenu à l'envoyer, et où il a pu constater pour la première fois la médiocrité des fils de famille, formés par les bons pères au latin et aux décentes hypocrisies, et par les professeurs laïques à rien du tout. Seul à l'armée, malgré la gentillesse qui émane si souvent du peuple, et que ne détruit pas tout à fait l'uniforme, mais des camarades de chambrée ne sont pas des amis. Seul aussi dans les bars de marins de Liverpool ou d'Amsterdam, dont la rude gaîté le changeait parfois des caprices et des exigences de la femme du moment. Par ce mois d'août 1903, dans sa chambre au second étage du Mont-Noir, où l'ont ramené en quatre ans deux successifs veuvages, il est sans plus seul, tout seul.

Certes, la douairière règne au premier étage, dans le « bel appartement » où elle tient conseil avec ses notaires, et que domine de haut, tranchant sur le mobilier baroque, un crucifix avec son bénitier et son brin de buis, presque indispensable chez ces chrétiens bourgeois qui pourtant ne savent pas prier. Cette grande maison qui n'a que deux « maîtres » regorge de domestiques, simples robots dont on sait le prénom et dont on connaît tout au plus le visage, mais qu'on distingue surtout aux fonctions qu'ils remplissent ou sont supposés remplir. Cependant, on tient assez à eux pour ne s'en séparer que dans les cas graves; leurs occupations sont à vie; elles sont parfois même héréditaires.

Tout en haut de la hiérarchie, trône la femme de charge de la douairière, Mélanie, qui a les clefs et l'oreille de

Madame, et que chacun fuit comme la peste. Azalie, la garde experte en puériculture, que Michel a engagée quand sa jeune femme décida de rentrer à Bruxelles accoucher dans le voisinage de ses sœurs, a consenti à venir passer l'été au Mont-Noir pour former Barbe, naguère femme de chambre de la morte, maintenant promue au rang de bonne d'enfant. Ces deux personnes, servies par les autres gens de maison, logent avec la petite dans la grande chambre ovale de la tour, fantaisie gothique de ce château louis-philippard, de plain-pied avec les appartements de la douairière qui ne va jamais les voir et ne demande jamais non plus qu'on lui amène l'enfant. Des autres domestiques, je m'attarderai à parler quand la petite les connaîtra.

Le curé du village est un brave type qui aime bien manger et qu'on invite le dimanche. Il n'a qu'un répertoire de trois ou quatre sermons qu'il a potassés au séminaire et qui ennuient ses ouailles parce qu'il n'y est question que de théologie, sauf au moment où Monsieur le Curé, pour réveiller son monde, y glisse une pointe contre la République. Cette bonne pâte de curé n'est pas un saint, et Michel est de ces incroyants exigeants qui voudraient que chaque ecclésiastique fût un saint. Un jour (j'étais alors trop jeune pour me souvenir de cet incident, que Michel m'a raconté par la suite), la foudre tomba sur l'église du village pendant la grand-messe, peu après l'élévation. Les fidèles décampèrent, crainte d'incendie. Le curé, effondré dans le fauteuil réservé aux visites de l'évêque, demande pour se reconforter un verre du vin de la Communion.

— Monsieur le Curé, dit gravement Michel, c'eût été une belle mort.

Le curé le regarde, interloqué. Mourir l'ostensoir en main ne lui eût rien dit.

C'est pourtant chez un homme d'Eglise que Michel a trouvé durant ce noir été un peu de chaleur humaine. Il est devenu l'intime du supérieur du Mont-des-Cats. Les deux hommes passent pas mal de temps dans le bureau du supérieur à fumer ensemble. Ce trappiste a été longtemps dans ce qu'en termes ecclésiastiques on appelle le Monde ; il a pris part en qualité d'officier à la guerre de Soixante-dix. Il évoque avec verve les ordres, contrordres, et désordres qui aboutirent à Sedan ; là où Michel, plus jeune de quelques années, ne se souvient que de ses indignations d'écolier en révolte à la nouvelle des exécutions en masse de Communards et de la relégation en Nouvelle-Calédonie de Louise Michel et de Rochefort. Le supérieur, lui, les a sans doute approuvées. Mais il serait bien vain de s'affronter au sujet de sottises criminelles vieilles d'une trentaine d'années ; les événements politiques qui nous ont fait horreur et ont failli nous entraîner dans leur ressac se succèdent et s'annulent comme les brisants sur une plage. On finit par se rendre compte qu'on a affaire au rythme des choses.

Passons à des considérations plus personnelles. Michel se confesse assis sur le rebord de la table sans éteindre sa cigarette. En fait, il se raconte plutôt qu'il ne se confesse. Il reste dans son passé des points obscurs qu'un autre pourra peut-être élucider mieux que lui. Mais cet autre est un prêtre. Le supérieur l'absout, sans l'obliger à des pénitences auxquelles il sait fort bien que son visiteur ne s'astreindra pas. Qu'ont d'ailleurs à voir ces quelques formules latines avec ce monde d'actes, de sensations, de désirs satisfaits ou insatisfaits que Michel se rend bien compte avoir grossièrement simplifiés en les passant au crible des mots ? Il perçoit, gêné, l'inévitable porte-à-faux entre un catholique croyant, à plus forte raison un prêtre, et un incroyant que des

traditions de famille ou de baptême rattachent au catholicisme, mais qui n'a jamais cru, et n'a même jamais pris la peine de se demander s'il croyait ou s'il ne croyait pas. C'est un fréquent malentendu des catholiques à part entière de se figurer le non-croyant sous l'aspect d'un anxieux désespéré, ou cherchant vainement hors de soi un point d'appui. Le contraire plutôt serait vrai. Le supérieur donne quelque peu dans cette erreur. Il voudrait profiter du désarroi du veuf (désarroi que d'ailleurs il s'exagère) pour le ramener à Dieu, tel qu'il conçoit Dieu. La persuasion en France prend souvent la forme presque obscène du pari pascalien : « Qu'y perdrez-vous ? Si nous sommes dans le vrai, il y a tout avantage à être du bon côté. » Michel crache à part soi sur ce genre d'arguments et prend plus mal encore le conseil de donner toutes les vingt-quatre heures un moment à des pratiques religieuses, en les prolongeant chaque jour quelques minutes de plus.

— Alors, mon Père, on devient religieux comme on devient ivrogne ?

— Indubitablement, rétorque le supérieur que cette comparaison n'effraie pas.

Michel espace quelque peu ses visites au Mont-des-Cats. Mais il continue à aimer cette ascension un peu rude, ce plan de terre battue encadrée de cultures et de bois, au bord duquel un estaminet met une note humaine, et d'où l'on domine de haut le plat horizon. Les trappistes, tous pareils, à en juger par leur robe et par leur cagoule, travaillent aux champs, trayent les vaches, guident à pas lents leurs gros chevaux bien étrillés. Michel les envie d'observer entre eux la règle du silence, qui à elle seule élimine entre les hommes (et plus encore entre les hommes et les femmes) la plupart des conflits. Dans les moments où la vie semble vaine et absurdemment compliquée, Michel se dit que c'est là, même

s'il n'y a en lui nulle place pour ce qu'on appelle dans son milieu « la religion », et nulle velléité d'y croire, qu'un homme dépris de tout pourrait vivre et mourir en paix. Un trappiste qui remue du fumier du bout de sa fourche lui enseigne ce que démontrent ailleurs les *sadhu* et les Renonçants. Chose curieuse, un des hommes que j'ai le mieux aimés m'a dit plusieurs fois au même endroit la même chose. Si je ne me trompe, ni l'un ni l'autre n'y seraient restés plus de huit jours, pas plus que le jeune Montherlant qui s'y trouva, je ne sais pourquoi, et faillit franchir la porte charretière grande ouverte et pénétrer dans la clôture, attiré par le bon sourire d'un frère conduisant une paire de beaux chevaux de labour.

Quand vint le temps où les couvents menacés par le radicalisme du petit père Combes se replièrent sur l'étranger, ou tout au moins y acquirent des propriétés qui leur permettraient d'y chercher refuge, les trappistes prirent la décision de se trouver un asile de l'autre côté de la frontière, ne laissant sur place qu'un minimum de moines pour garder les lieux. Partirent-ils ou ne partirent-ils pas ? Même une question si simple, qui n'appelle qu'un oui ou qu'un non, n'obtient pas toujours de réponse directe. J'ai lu quelques livres traitant de la crise des Congrégations en France ; tous plus ou moins tendancieux, d'où qu'ils émanassent, s'efforçaient tantôt de passer l'éponge sur ces dissensions entre la République et l'Église, tantôt au contraire en exagéraient les effets. Des informations prises au couvent même restèrent vagues ; après cinquante ans et deux guerres, les présents occupants du lieu ne semblaient plus très sûrs eux-mêmes de ce qui s'était ou non passé. Au cours d'une vie où j'ai souvent essayé de mettre le doigt sur certains faits, petits ou grands, de l'histoire, j'ai trop acquis la solide conviction que tout ce qui se dit ou s'écrit sur les événements du passé est

en partie faux, toujours incomplet et toujours réarrangé, pour avoir eu l'envie, dans ce cas particulier, de m'attarder plus longtemps. Je me borne donc à transcrire ce qui était resté pour Michel un vivant souvenir, partiellement erroné sans doute lui aussi, mais qui ne cessa jamais d'émouvoir l'homme de l'opposition qu'il avait toujours été.

Il avait pris parti pour Dreyfus, sans d'ailleurs se pencher de trop près sur ce qui lui semblait une malpropre histoire ; il est pour les pères maintenant qu'on les brime, encore que leurs opinions sur la vie éternelle et sur celle de ce monde ne s'accordent pas forcément aux siennes, ou plutôt à son absence totale d'opinions. Le jour fixé pour le départ « volontaire » d'une partie du petit troupeau monacal est un grand jour. Bon nombre des fermiers du pays sont contre ce départ : les bons pères ont beau posséder d'excellentes vaches laitières, elles ne suffisent pas à leur excellente fabrication de fromages, et le couvent, en matière de lait, est le meilleur client des autres fermes du voisinage. Leurs propriétaires enragent ou se désolent de voir partir ces bons clients. Un petit groupe, d'un radicalisme farouche, et soucieux de plaire aux autorités, est au contraire pour le départ de la calotte.

On s'est tassé au haut du Mont-des-Cats dans l'espace ouvert entre l'estaminet et le couvent. L'estaminet, comme on pense, fait d'excellentes affaires. Le sous-préfet du Nord, accompagné d'un petit détachement de la troupe, s'est cru obligé de venir maintenir l'ordre. On attend. (Les trois quarts des grands moments historiques se sont toujours et partout passés à attendre.) La porte de la chapelle est ouverte : pauvre chapelle badigeonnée de gris, maigrement ornée de lithographies en couleurs du chemin de la croix et de quelques objets du goût Saint-Sulpice. Telle qu'elle est, elle témoigne moins de la haine ou de l'ignorance du Beau,

que d'une tranquille indifférence envers l'aspect extérieur des choses. Personne, en ce moment, n'a d'ailleurs l'idée d'y aller prier. La porte du couvent est close. Tout près, assis sur une meule de pierre, Michel, canotier en tête, très élégant dans son costume d'été, crie à voix forte toutes les cinq minutes :

— Vive la Liberté !

Cette répétition exaspère le sous-préfet, visiblement mal à l'aise.

— Mais, Monsieur de C., qu'est-ce qui vous prend de crier tout le temps comme cela : « Vive la Liberté ! » ?

— « Vive la Liberté ! » n'est pas, que je sache, un cri séditieux sous la République, rétorque Michel.

Mais la porte s'ouvre. Précédant le groupe un peu miteux des moines en civil, serrant leurs pauvres valises, se dresse de toute sa stature le supérieur, qui a sorti de la naphthaline son uniforme de la guerre de 1870 (il y est d'autant mieux sanglé qu'il a lui-même quelque peu forci entre temps) et arborant sur sa poitrine la Croix des Braves. L'escouade chargée de maintenir l'ordre présente automatiquement les armes. Ce petit coup de théâtre enchante Michel et plonge le sous-préfet dans la confusion. La calotte a marqué un point. L'aspect militaire qu'a pris cette mince victoire est pour beaucoup dans le plaisir de Monsieur de C. On a beau avoir naguère déserté par amour, et détester d'instinct les caporaux, il reste à l'ancien sous-lieutenant un coin de tendresse pour l'armée.

Le village n'est rien et pour lui Michel ne compte guère. Il faut songer que près de trente ans de la vie de Monsieur de C. se sont passés au loin. Des ragots doivent circuler sur ces années-là, mais on ne les fait qu'à voix basse. Pour les gens

d'en bas, il est sans plus le fils de la Châtelaine (on emploie encore ce mot) dont les agents font rentrer les rentes. On reconnaît qu'il a bon cœur : des meules qui prennent feu ou que gâte la pluie, un deuil de famille, une vache crevée, provoquent immédiatement chez lui quelques mots de réconfort accompagnés d'un billet bleu. « Est-ce que ça te suffira, mon garçon ? » On le prendrait pour un nigaud, si sa force physique et ses soudains accès de colère n'impressionnaient. Après la grand-messe du dimanche, à laquelle il se fait un devoir d'assister, il a beau écouter patiemment les doléances des membres du Conseil municipal et les jérémiades des fermiers, ou leur offrir un verre à l'estaminet, une inexplicable distance subsiste : il ne se fera jamais de ces gens-là des copains, encore moins des amis. A ses dépens, Michel apprend que les castes existent en France aussi bien qu'en Inde. Président de la Société de Bienfaisance, il prend sa tâche très à cœur, mais l'absence complète de charité et de solidarité l'effare. S'il s'agissait de misérables, il accepterait ce dur égoïsme, mais ces paysans-là sont à l'aise, quelques uns sont riches. Leur société de bienfaisance a un respectable compte en banque à Bailleul, dû en partie aux largesses de Monsieur de C., mais ce n'est pas sans pénibles grimaces qu'on en tire de temps en temps quelques sous pour les plus infortunés. Pour le reste, c'est à dire ceux qu'on appelle les fainéants et les faibles d'esprit, « Aide-toi, le ciel t'aidera » a toujours été un proverbe français.

Michel a vu fonctionner en Angleterre des institutions charitables largement soutenues par le grand public ; elles dispersent au fur et à mesure les fonds reçus, quitte à en appeler de nouveau à la générosité de leurs souscripteurs. Michel tâche d'acclimater ce système dans ce coin de France, mais les membres du conseil d'administration ne